

LES FRERES TENEBRES.

(Suite.)

—Laisse-moi te dire, poursuivait Bobby. On ne parle que de nous ici, et dès que nous aurons accompli notre besogne, il faudra décamper. Ils savent tout ! On m'a raconté notre histoire de Paris comme une légende. La quête chez l'archevêque a un succès fou. Et le missel lui-même... Mais c'est l'affaire du missel que je veux te rapporter. Le marquis donnait le bras à sa mère, quand il ramassa le missel. Son intention était de me le rendre, mais le missel était tombé de façon si malheureuse que le ressort du secret avait joué. Rien n'était brisé : seulement, le geste qu'on fait pour ouvrir un livre ordinaire suffisait à relever la surtranche d'acier. Le marquis fit ce mouvement, peut-être par hasard, et les deux bank-notes de cinquante mille livres lui sautèrent aux yeux. Il sait l'anglais, et tu avais pris soin de lui apprendre, quelques minutes auparavant, l'histoire du père de Lénor, qu'il aimait déjà, sans lui avoir parlé jamais...

Je me souviens !... murmura William. Il eut le front de me demander des renseignements sur les rémérés de plein droit !... sous prétexte d'un bien que son aîné possède à Debreczin...

—Quand il te demanda les renseignements, son plan était conçu, reprit Bobby. C'est un joli garçon, et je ne regretterai pas la balle qui lui cassera la tête.

William prit dans sa houppe une bouteille plate et carrée, qui contenait de l'eau-de-vie. Il but un large coup.

Depuis cette affaire-là, dit-il, nous n'avons pas pu nous relever ! Nous avons manqué tous nos coups à Londres, à Berlin, à Vienne... C'est lui qui nous porte malheur !

Il passa la bouteille à Bobby, qui but et répéta :

—C'est lui qui nous porte malheur !

—Quand nous devrions le tuer pour son sang seulement, il faut qu'il meure !

—Il faut qu'il meure ! répéta encore Bobby. J'ai tous les renseignements nécessaires. A Szeggedin, on ne s'occupe que de lui, à cause de l'histoire du missel, qui tourne toutes les têtes. Il est à Chandor : il chasse, il pêche, il soupire la lune de miel. Demain, il y a justement grande chasse...

—Nous en serons ! gronda William.

—Nous en serons. Il faudra être debout de bonne heure : allons-nous coucher, vieux William.

Le lendemain avant le jour, ce bon petit vieillard du Kaiserbad était attelé à sa charrette et voiturait son fils maniaque vers la fontaine de salut. Les valets et servantes de l'auberge furent vraiment édifiés par la conduite de ce bon petit vieillard : ils lui enseignèrent son chemin et lui souhaitèrent bonne chance. Le chemin de la fontaine était la route du château de Chandor. Après une heure de mar-

che et au moment où le crépuscule blanchissait l'horizon, la charrette atteignit les grands bois du domaine de Baszin. Le vieillard quitta la grande route et poussa la charrette dans un épais fourré. Le fils infirme, recouvrant tout à coup l'agilité de son âge, sauta d'un bond sur la mousse et couvrit lui-même le double fond de la charrette, où se trouvaient deux fusils à deux coups, et deux costumes de paysans tchèques. La toilette fut faite en un clin d'œil et la petite carriole cachée sous des feuillages.

Il n'était pas trop tôt. Au lointain, on entendait déjà le son des fanfares.

Ce jour-là, M. le marquis de Lorgères entendit plusieurs coups de feu sous le couvert, pendant qu'il chassait le sanglier. Une balle siffla à son oreille, et pour qu'il eût certitude de n'avoir pas été le jouet d'une illusion, une autre balle vint se loger entre la bougran et l'étoffe de sa veste de chasse.

Mais William et Bobby l'avaient dit : la chance était contre eux. Ils furent rencontrés, reconnus, et ne durent leur salut qu'à la vitesse de leurs jambes. Quand ils voulurent reprendre leur charrette et leurs déguisements, ils trouvèrent la cachette ravagée. C'était un mur qui fermait désormais pour eux le chemin de la retraite, car ils ne pouvaient plus se présenter à Szeggedin.

Ils passèrent la nuit dans le bois, résolus à fuir, car leur entreprise était manquée. Ils savaient d'avance que, dès le lendemain, la nouvelle de leur présence se répandrait dans le pays avec la rapidité de la foudre. Il fallait mettre d'abord la Theiss entre eux et la croisade que leurs anciens méfaits prêchaient contre leur vie.

—Nous reviendrons plus tard ! avait dit William.

Et Bobby :

—Il y aura des heures où Lénor sera seule au château.....

En arrivant à la lisière du bois, ils virent des ombres s'agiter au bord de l'eau. Ils avaient trop présumé en comptant sur ce délai d'une nuit. Déjà la croisade était en armes.

C'étaient deux hommes résolus, d'une force peu commune et d'une agilité infatigable : jeunes tous les deux et connaissant à fond la carte du pays. Ils tinrent conseil pendant quelques minutes et se déterminèrent à prendre chasse pendant que l'obscurité pouvait protéger leur fuite ; le choix de la direction à suivre était important. Du moment que le passage de la Theiss leur était fermé, ils n'avaient plus qu'à revenir sur leurs pas, vers Szeggedin, pousser vers Kolockza et le Danube ou remonter à Czongrad, où est le pont de bateaux : ils prirent ce dernier parti et piquèrent droit au travers de la forêt. La nuit était noire et les favorisait. Vers